QUATRIEME BRULOT.

GRAND CONCERT

DES TRAITRES A LA PATRIE,

Au Grand Hôtel des Impartiaux, à la Rue Vuide-Bouffé.

Le 12 Juillet, l'an 1er. de la Liberté 1790.

Les noirs ou mauvais eſprits n'avoient rien négligé pour donner toute la dignité qu'ils croyoient néceſſaire à leur concert public. Ils voulurent que le peuple y fût admis, afin de lui perſuader, autant qu'il leur ſeroit poſſible, combien il ſeroit heureux pour lui d'être encore mépriſé, avili, écraſé, par le ci-devant & haut clergé, en muſique. Ils s'empreſſerent d'y introduire des robins de toutes les hiérarchies, préſidens, conſeillers, avocats, procureurs, huiſſiers & ſanſom.

Fléaux des bons, des fourbes protecteurs.

Il falloit bien quelqu'un qui pût applaudir.

Le concert avoit été annoncé pour ſept heures du ſoir; mais l'hôtel étoit déjà rempli à quatre, tant étoit grand l'empreſſement du public pour un tel ſpectacle. Tout promettoit un triomphe

A

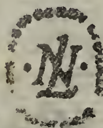
certain, & ce jour sembloit être le plus beau de ceux qui restent au parti aristocratique.

Les noirs n'avoient pu remplir l'hôtel de leurs partisans. Les zélés patriotes formoient la plus nombreuse partie de l'Auditoire, & même s'étoient disposés à égayer l'assemblée par une petite fête de sa composition.

Déjà plusieurs membres de l'auguste concert étoient arrivés, & s'étoient rangés autour d'une vaste table, placée en face de l'orchestre. Riquetty Tonneau arriva, & son entrée fut célébrée par quelques petits applaudissemens. L'honorable représentant de tous les Pourceaugnacs du siecle, annonça à l'assemblée impatiente, l'arrivée prochaine de l'arlequin Cazalès; mais le maître de musique des noirs, le ci-devant monseigneur archevêque d'Aix, n'arrivoit pas. L'auditoire croissoit toujours, & M. l'enragé Virieux monta sur l'orchestre pour prier les assistans de laisser autour de la table une place suffisante pour les honorables membres noirs. Sa demande lui fut octroyée sans difficulté; mais le maître de musique n'arrivoit pas. On auroit douté de la pureté des principes aristocratiques de M. d'Aix, si l'on n'avoit pas su qu'il est de la décence d'une grandeur de se faire attendre. On entendit un fossé qui dit :

Ils sont passés ces jours de fêtes.

Enfin, la troupe noire impatientée, invite le ci-devant abbé de la Rochefoucault à remplir les fonctions de maître de musique. A peine celui-ci a-t-il été en place, que la fête des patriotes commence.



L'orcheſtre du peuple étoit composée du muſicien zelateur de la nouvelle muſique, qui, armé de flûtes, de flageolets & cornes à bouquins, des haubois, de clarinettes, trompettes & canons, les noirs furent dans la conſternation. Les patriotes firent entendre une ouverture digne de la majeſté de la ſéance, & des oreilles pour leſquelles elle étoit deſtinée. Bientôt les paroles ſe mêlerent à la muſique; les noirs auditeurs voulurent entrer en ſcène, & unir leur voix à celles des muſiciens; mais aux chants réitérés de vivent la Nation & l'aſſemblée nationale, vive le Roi, on entendit la voix d'un député provençal: vive Martin, Maire de Marſeille, & du brave général Lieutaud; tous firent chorus. Les noirs s'apperçurent bientôt qu'ils n'étoient pas d'accord avec les muſiciens patriotes. M. Pradés, ci-devant abbé, grand-vicaire de Pontoiſe, monta ſur la table pour demander à la muſique des airs plus harmonieux pour lui & pour ſes collegues: il ne put rien obtenir. M. Caſalès lui ſuccéda ſur la table avec ſon violon, & voulut abſolument faire taire cette orcheſtre importune.

On lui répondit, en lui briſant ſon violon, par un ſolo de flute qui exécutoit cet air: *Allez-vous-en, gens de la nôce*, &c. Les noirs ſaiſirent l'à-propos, & exécuterent preſto cette fugue du Déſerteur: *Quoi! mon ami voilà ton ſort?* qui obtint un applaudiſſement général. L'Abbé Maury jouoit du pardeſſus de viole; il eſt auſſi habile à violer dans le boudoir, qu'à l'Aſſemblée Nationale. Quoique ſon inſtrument ne fût pas alors en bon état, Riquetty cadet chanta la contre-baſſe, Montlauſier & Cazalès la haute-

contre, & Foucault le fausset; & cet air exécuté avec beacoup de précision, ne plut pas aux patriotes. Un brave militaire se saisit du bâton de musique, à grands coups dispersa la musique noire.

Le lendemain, le 13 de cette journée si glorieuse pour la troupe noire & pour son digne concert, il se tint une séance solemnelle chez le maréchal Beauvau. Maury demanda la parole, l'obtint & parvint à faire entendre ce discours : Quels hommes êtes vous ? En est-il de plus inconséquens & de plus lâches ? Vous faites parade de votre courage dans la prospérité, & vous abandonnez le combat quand le péril approche ? Nourris dans les antichambres ou dans les boudoirs, vous unissez l'insolence & la bassesse des valets, à la frivolité des femmelettes. Le poltron de Cazelès vous dit sans cesse de vous désunir ; mais c'est parler de mettre bas les armes au moment du combat, & de céder honteusement la victoire à nos ennemis. Passe pour l'histoire d'hier, nous n'étions pas assez forts ; il y a ces diables de provençaux qui dérangent souvent notre plan ; mais enfin gardons-nous de nous désunir, plus de force pour nous. Désunion & défaite sont ici même chose : ainsi parler de nous séparer, c'est proposer notre ruine & notre mort.

Qu'avez-vous fait pour notre parti ? rien, presque rien : le décret du marc d'argent, la loi martiale, le droit de la guerre, & encore ce n'est pas vous. Qu'avez-vous fait ? Quelques cris, quelques médisances contre les patriotes, quelques tentatives de soulever les peuples contre l'Assem-

blée. Voilà tous vos exploits ; & encore les avez-vous exécutés à l'ombre du myſtere, ſourdement & dans le ſilence de la perfidie, & payés, largement payés par l'ami Guignard & ſon collegue l'eſcamoteur. . . . .

Je vois un Cazalès, qui n'a pas eu ſeulement le courage d'avouer les lettres qu'il a écrites pour révolter ces commettans contre les décrets de l'aſſemblée, & qui a la lâcheté de les démentir : je vois un Virieux qui, après avoir ſigné notre glorieuſe proteſtation, a la lâcheté de déſavouer ſa ſignature lorſqu'il eſt nommé préſident ; qui a la baſſeſſe de jurer pour, lorſqu'il a juré contre, & qui prétend s'excuſer par une reſtriction mentale, par une tournure jéſuitique. Vous êtes comme le ſatyre à qui le paſſant diroit & que je dirois :

Arriere ceux dont la bouche
Soufle le chaud & le froid.

Je vois un d'André, qu'après que M. Blanc-Gilly, brave patriote, officier-municipal de Marſeille ; après, dis-je, l'avoir dénoncé comme un traitre & l'ennemi juré des Marſeillais, l'aſſocié du tigre Bournïſſac ; eh bien ! le voilà ſot comme un pecata, il ne ſait plus que répondre ; enfin je vois par-tout des lâches, des perfides, des nobles. Ah ! ſi votre nobleſſe, au lieu de repoſer dans vos archives, fermentoit dans vos ames, vous diriez : une foule d'ennemis nous preſſent de toutes parts, nous ſommes en horreur à la nation entiere ; mais nous ne lâcherons pas priſe, nous combatrons juſqu'au dernier ſoupir : nous ſerons vaincus ; mais nous le ſerons honorablement & les armes à la

main. Malheureusement on a découvert la fabrique des poignards..

Je n'ai point de vieux parchemins ; je n'ai qu'un morceau de cuir. Vous savez que je ne suis pas noble à votre maniere ; mais je le suis à la mienne, & je sens de combien je suis plus grand que vous. Est-il un de vous, si intrigant, si habile à séduire, soit-il sans en excepter M. Malouet, qui puisse mesurer les forces avec les miennes ? Je gage mes huit cents fermes contre vos pensions sur le trésor royal, que j'aurai subjugué vingt duchesses, douze commis, trente princes & autant des valets, de femmes de chambres ou de catins de la cour, avant même que le cardinal de Rohan, le plus expérimenté de vous, ait gagné le laquais ou la maîtresse d'un petit commis. Je gage mes huits cents fermes... J. F. Maury fut interrompu : on lui dit que ces huits cents fermes n'étoient plus à lui. Elles sont encore en ma possession, reprit-il, & c'est une question qui n'est pas décidée pour moi : je soutiens donc, messieurs, qu'aucun de vous n'aviez les qualités qui constituent la vraie noblesse ; enfin, je soutiens que si chacun de vous eussiez été comme moi le fils d'un savetier, vous auriez toute la vie resté dans la boutique de M. votre pere à raccommoder de vieux souliers. A ces mots, il se leve de grands murmures dans la noble assemblée ; mais le calme fut bientôt rétabli, & Maury continua ainsi :

Eh bien ! Cazalès, Tonneau Riquety, Foucault, retirez-nous votre foible assistance ; le clergé ne veut point des alliés qui le sont d'une maniere si contrainte & si impuissante. Le nombre de nos

partiſans diminuera ſans doute, mais les miniſtres nous en gagnent tous les jours ; & puis notre courage ne fera que s'accroître ; notre activité n'en recevra que plus d'énergie ; notre gloire n'en fera que plus grande. Qu'ils ſe ſéparent ces lâches déſerteurs ; qu'ils ſe joignent à moi les fideles compagnons de ma fortune ; je ferai voir aux uns & autres, que j'ai de l'argent du papa à répandre, une armée de créatures à diriger, un front d'airain, un goſier de fer, un cœur ferme comme un roc, une tête opiniâtre comme celle de la Tour-le-Chat, des bras muſclés comme Briquet, & des piſtolets comme Mandrin. Ce diſcours fit un grand effet ſur l'aſſemblée, & l'orateur parut au yeux de la troupe noire, moins un criſpin, qu'un frere terrible. Les ci-devant nobles, ſi vivement attaqués, reçurent les injures en toute humilité, comme ils reçoivent les mépris à la cour. Des conciliateurs chercherent à ramener les eſprits, à calmer la ſainte colere de M. Maury, laquelle s'exhaloit encore par ces ſaillies énergiques, qui retentiſſent ſi fréquemment dans les tripots de jeu, & qui ne ſont point étrangeres à celui ci ; enfin le digne prédicateur juraît comme un charretier, comme un Riquety cadet, comme un cardinal du Bois, comme un cardinal de Lorraine, comme un cardinal de Rohan, & comme Chomel à Monaco, & Bertin à Toulon, & beaucoup d'illuſtres prélats de notre mere ſainte égliſe. La réconciliation fut touchante : on s'embraſſa au bruit des F. & B. qui étoient plutôt alors de tendres élans d'une amitié fraternelle, que ceux de la fureur. Polichinelle Riquetty, qui ne cede pas facilement,

Ilparoite

& qui ſe trouvoit avoir diné chez Guignard ; comme à ſon ordinaire, en eut une indigeſtion. Forcé d'embraſſer Criſpin Maury, l'énorme bedaine de l'honorable membre étant preſſée contre l'eſtomac de Criſpin, il éprouva tout-à-coup un mal-aiſe, une ſuffocation, laquelle ſe termina par un abondante émiſſion, qui couvrit tous ceux qui l'entouroient de confuſion & de puanteur.

Au diable mon dîner, s'écria-t-il en jurant ; c'eſt le clergé qui l'emporte. En effet, les prélats conciliateurs, qui entouroient le gros Tonneau, portoient tous ſur leur manteau, ſur leur calote, ou ſur leur petit collet, des traces de cette bruſque & inconſtitutionelle éjaculation. Toute la ſalle & tous les membres noirs qui la rempliſſoient, furent impregnés d'une odeur ſi indélebile, ſi diabolique & ſi ariſtocratique, que rien ne put la diſſiper. On aſſure que ces meſſieurs ne pourront jamais s'en laver même avec de l'eau des Carmes & des Arrêts du Conſeil, ni avec de bulles du vieux lapin de Rome ; auſſi depuis cette ſcene, pour connoître un ariſtocrare, il ne s'agit que de le flairer.

On ſouſcrit chez Garnery, rue Serpente, N°. 17, à Paris.